

Lyon, le 28 décembre 1990

Madame,
Monsieur,

Vous trouverez ci-joint le dossier de presse de notre prochain spectacle :

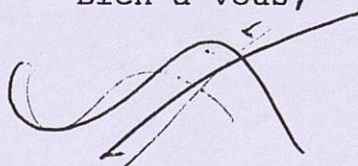
RICHARD II
de William Shakespeare
Adaptation de Romain Weingarten

avec Laurent Terzieff, Michel Etcheverry,
Francis Lemaire, Pascale de Boysson...

Nous serons heureux de vous accueillir pour ces représentations

du 21 janvier au 6 février 1991.

Bien à vous,

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'Françoise REY', with a large, sweeping flourish that extends to the right and loops back.

Françoise REY
Attachée de Presse

RICHARD II

de William Shakespeare

Du 21 janvier au 6 février 1991

SOMMAIRE

- Distribution
- Richard II
- Shakespeare : poète et historien
- Une langue de théâtre bonne à dire et à entendre
de Romain Weingarten
- La tragédie du Roi Richard II d'Yves GASC
- L'illusion du pouvoir de Laurent Terzieff
- Curriculum Vitae

R I C H A R D I I

COPRODUCTION
THEATRE DES CELESTINS
THEATRE DE L'ATELIER

de William SHAKESPEARE

Adaptation de Romain WEINGARTEN

du 21 janvier au 6 février 1991

Mise en scène	:	Yves Gasc
Assistant	:	François-Xavier Hoffmann
Décors et costumes	:	Louis Bercut
Assistants	:	Géraldine Allier Jean-François Gobert
Musique	:	Dominique Probst
Lumières	:	Luc Jenny

Durée du spectacle : 2 h 40 avec entracte

Renseignements et location de 11 heures à 18 heures
sauf le dimanche

Tél: 78 42 17 67

Avec,

Laurent TERZIEFF	<i>Le Roi Richard II</i>
Michel ETCHEVERRY	<i>Jean de Gand, duc de Lancastre Oncle du Roi</i>
Francis LEMAIRE	<i>Edmond de Langley, duc d'York Oncle du Roi</i>
Olivier BRUNHES	<i>Henry, duc de Hereford surnommé Bolingbroke</i>
Vincent de BOUARD	<i>Le Duc d'Aumerle fils du Duc d'York</i>
Richard LUKAS	<i>Thomas Mowbray, Duc de Norfolk</i>
Gilles GUARDERAS	<i>Bushy</i>
Xavier FLORENT	<i>Bagot créatures du Roi Richard</i>
François-Xavier HOFFMANN	<i>Green</i>
Philippe LAUDENBACH	<i>Le Comte de Northumberland</i>
Benoît CASSARD	<i>Henry Percy, son fils</i>
Michel CHALMEAU	<i>Lord Ross</i>
Christian BALTAUSS	<i>Lord Willoughby</i>
Raymond HERMANTIER	<i>L'Evêque de Carlisle</i>
Michel CHAIGNEAU	<i>L'Abbé de Westminster</i>
Richard LUKAS	<i>Sir Pierce d'Exton</i>
Jean GOULEY	<i>Le jardinier</i>
Laurent BATEAU	<i>L'aide-jardinier</i>
François-Xavier HOFFMANN	<i>Le geôlier</i>
Gilles GUARDERAS	<i>Le palefrenier</i>
Laurent BATEAU	<i>Le serviteur de Gand, un soldat un assassin</i>
Jean GOULEY	<i>Un serviteur, un soldat un assassin</i>
Isabelle THOMAS	<i>La Reine Isabelle, femme du Roi Richard</i>
Pascale de BOYSSON	<i>La Duchesse de Gloucester</i>
Marianne LEWANDOWSKI	<i>Une dame d'honneur de la Reine</i>

RICHARD II

Le Roi doit arbitrer une querelle entre son cousin Henry Bolingbroke et son ami Mowbray ; or il apparaît qu'il a ordonné lui-même le meurtre de son oncle Woodstock, le principal crime reproché à Mowbray. Au lieu de laisser un jugement par les armes trancher le conflit, il interrompt le duel et bannit les deux hommes. Puis, profitant de son absence, il confisque l'héritage de Bolingbroke pour remplir ses coffres vides.

Richard accumule les manquements graves aux devoirs traditionnels du souverain que l'irréprochable Jean de Gand lui reproche avant de mourir : il offense la justice de Dieu, préfère les amis frivoles aux conseillers intègres et met son royaume en fermage comme s'il s'agissait d'un patrimoine ordinaire.

Ses fautes nombreuses, son imprudence donnent des alliés solides à Bolingbroke qui rentre en Angleterre pour réclamer son dû et se trouve porté au pouvoir par les suffrages des mécontents.

Richard, qui a débarqué d'Irlande un jour trop tard, trouve ses camps désertés et son cousin maître du royaume.

Au cours d'une cérémonie dramatique, Richard II dépose sa couronne; lui qui a été un bien médiocre monarque va, dans cet ultime geste de royauté, révéler toute la dignité et l'humanité de son âme.

Enfermé dans la tour de Pomfret, Richard II y sera assassiné, pour devenir la *peur ensevelie* de Bolingbroke.

Shakespeare : poète et historien

Nous pourrions aborder la conception patriotique de Richard II, pièce historique de Shakespeare - le véritable héros serait alors l'Angleterre - mais il nous semble plus intéressant d'insister sur la signification politique de Richard II en abordant le *mythe Tudor* et *l'actualité élizabéthaine*.

Le mythe Tudor consistait à présenter l'avènement des Tudor comme l'heureux aboutissement de cent années d'histoire désastreuse dont la chute de Richard II marque le début : la déposition de Richard II est l'acte fatal, le crime, le sacrilège qui, par un juste retour des choses entraîne la malédiction, le châtement et les convulsions du corps politique pour des générations.

Jusqu'à la fin du règne d'Elizabeth, le préjugé reste tenace contre l'exercice du pouvoir souverain par une femme. L'abdication d'un souverain sacré était pourtant à cette époque un sujet extrêmement périlleux ; et pour les Elizabéthains, la chute de Richard II demeurait un événement d'une signification considérable; que des sujets se dressent contre leur monarque et le détrônent était un criant outrage aux lois de la hiérarchie. Après l'insurrection d'Essex et son exécution - Essex avait comploté contre Elizabeth - la reine déclara : "*Je suis Richard II, ne le savez-vous pas ?*".

La vérité est qu'il n'est pas facile d'enfermer Shakespeare dans une conviction politique. Sans doute peut-on penser qu'il avait dans ce domaine ses idées et même ses passions. Mais si les opinions et croyances de Shakespeare entrent dans son oeuvre, c'est en se soumettant, métamorphosées, aux exigences internes de son oeuvre.

Certes, il faudrait concéder beaucoup à qui dénierait à Shakespeare tout souci d'exactitude historique. Les raisons idéologiques ne l'incitent pas à s'y soumettre. Il y a aussi et surtout chez lui ce métier d'homme de théâtre qui l'emporte plus d'une fois sur les scrupules de l'historien.

Car c'est le poète en Shakespeare qui consacre l'historien; mais c'est la consécration d'une réalité authentique, un esprit soucieux de vérité, le regard honnête jeté sur le passé. Et en retour, c'est cette honnêteté du regard qui donne sa valeur particulière au drame. Car les questions qui surgissent, celles que posent les luttes politiques, portent en fin de compte sur le destin de l'humanité.

Une langue de théâtre bonne à dire et à entendre...

Tout au long de ses pièces dites *historiques*, Shakespeare ne se lasse pas de nous conter la triste histoire comme s'il développait pour le compte de l'Angleterre la litanie biblique de ceux d'Israël : "*Un tel fut roi. Il fit le mal*". Mais dans aucune, la fatalité inhérente à l'exercice du pouvoir pour le pouvoir ne se trouve aussi intimement liée à la crise de conscience de celui qui l'incarne, que dans la tragédie de Richard II.

Plus encore que le mécanisme même de la prise de pouvoir par Bolingbroke, l'auteur nous décrit la longue descente aux enfers du roi failli. A cet égard, je ne connais guère de scène plus pathétique et plus riche de sens que celle du *découronnement* de Richard, où, se dépouillant un à un de ses attributs royaux, symboles de ce droit divin par lui-même bafoué tout au long de son règne, il commence d'être homme enfin, à mesure qu'il cesse d'être roi. Peut-être faut-il rappeler ici ce qui fut "en terre chrétienne" ce fameux droit divin. A savoir qu'il ne conférait point tant à son possesseur la consécration de son pouvoir personnel et le droit d'être servi, que le devoir de servir, d'être le garant sur terre de la justice, et la borne imposée aux exactions des puissants comme au déchaînement des passions politiques.

Tel était-il du moins dans son principe et dans l'esprit du peuple, sinon dans l'esprit des rois. Telle est la terrible confusion, la terrible contradiction au sein desquelles se débat le malheureux Richard. Et tandis que le roi nouveau va s'enfoncer à son tour dans ce puits profond, le découronné, peu à peu en émerge. Au prix de sa déchéance, de son emprisonnement, de sa séparation déchirante d'avec la reine, de sa mort enfin, il revêt peu à peu à nos yeux, ce qui est au fond l'essence même de ce droit divin, sa dignité d'homme.

Puissent les mânes de Shakespeare me pardonner si j'ai pris quelques libertés avec son texte. Naviguant tantôt au plus près, tantôt au plus large, élaguant une certaine profusion de jeux de mots, trop à mon goût dans celui de l'époque, modifiant quelque peu la structure dramatique, mais toujours guidé par la grande émotion et par la grande leçon humaine et politique, toujours actuelle, qu'il nous dispense, j'ai tenté de la rendre au mieux, de le servir de mon mieux, dans ma propre langue, et dans une langue de théâtre qui fût bonne à dire et à entendre.

La tragédie du Roi Richard II

La tragédie du Roi Richard II : tel est le véritable titre du drame de Shakespeare. Car il s'agit bien d'une tragédie, de caractère intime, même si la politique et ses combinaisons viennent se mêler à l'intrigue. Même si la guerre y fourbit ses armes.

Si j'avais à résumer la pièce en une phrase, je dirais que c'est le drame d'un homme qui était né poète mais que le destin a fait roi. Yeats n'affirme pas autre chose quand il déclare que "*Shakespeare a vu dans Richard II l'échec qui attend tous ceux, artistes ou saints, qui se trouvent là où les hommes réclament une rude énergie et qui n'ont rien à donner que vertu contemplative, fantaisie lyrique, douceur de caractère, dignité rêveuse, amour de Dieu ou amour des hommes...*"

C'est ce que rend si sobrement, à mon sens, l'adaptation française de Romain Weingarten. Auteur dramatique lui-même, il a su, en élaguant et transposant le texte quand il le fallait, garder néanmoins l'esprit de la tragédie, dessinant d'une pointe aigüe chaque caractère, faisant jaillir de chaque situation sa source primitive.

Tout au long des dix-huit tableaux qui composent, dans cette adaptation, la pièce, Shakespeare nous entraîne dans une sorte de voyage initiatique, de la royauté triomphante de Richard à sa mort solitaire en prison. Voyage, qu'aidé par l'imagination du décorateur Louis Bercut, la mise en scène s'efforcera de rendre plein de ces secousses renouvelées qui figurent comme les soubresauts de caractère du Roi lui-même, nous transportant, par sa volonté capricieuse, de son palais londonien en Irlande et du Pays de Galles à la misérable Tour de Pomfret.

Richard II est une pièce qui donne à entendre, comme toutes les autres de son auteur, à travers un langage à la fois magique et si propre à toucher en nous ce qu'il y a d'humain, mais aussi à voir, comme dans les prouesses de ces fabuleux conteurs qui parlent aussi bien de la réflexion de leur public qu'à son imagination.

Réunis autour de Laurent Terzieff, qui s'est pris de passion pour le personnage, une troupe de comédiens que les liens de *famille théâtrale* unissent, se sont retrouvés avec ferveur dans le cours de cette passionnante aventure, que Shakespeare inventa, d'après l'Histoire, il y a près de quatre siècles et qui a toutes les chances de demeurer immortelle.

L'illusion du pouvoir

"Richard II a un débordement constant d'émotions. Il est incapable de les maîtriser, il y dépense toute son énergie qui aurait dû être réservée pour l'action. La conséquence en est : épuisement moral, désespoir indigne d'un homme, espoir sans fondement, chaque sentiment abandonné pour son contraire sous la pression des accidents extérieurs."

Coleridge

De toutes les pièces de Shakespeare, Richard II est celle qui m'a toujours le plus fasciné.

Si Hamlet est la bible de la conscience existentielle, Richard II en est l'évangile.

Le théâtre contemporain est obsédé par l'idée du reflet, du miroir, dans lequel s'affirme la supériorité du rêve pur et stérile, sur la réalité. Mais l'histoire est là, avec son cortège de contingences, pour nous rappeler à l'ordre et nous imposer d'être ce que les autres veulent que nous soyons.

En ce sens, la pièce est la caisse de résonance de beaucoup d'idées qui hantent notre théâtre moderne.

Richard II est un miroir qui nous renvoie notre propre image, d'illusions en illusions, à l'infini.

La pièce ne repose pas sur le caractère du Roi - bien qu'on puisse le classer comme *caractériel* - mais avant tout sur un thème : celui de la dépossession, du détronement. Richard est dépossédé de son pouvoir et de ses attributs monarchiques, mais le fait qu'il soit Roi nous rend d'autant plus visible, terriblement visible, cette menace qui pèse sur nous tous : la perte de l'identité.

C'est parce que la pièce est profondément ancrée dans son temps historique, qu'elle reste actuelle, et qu'elle devient un miroir de notre époque.

Les personnages qui entourent Richard constituent son propre miroir et Richard lui-même un miroir qui nous protège.

Lorsque dans la scène de la déposition, il se regarde dans une glace, son visage n'a pas changé, ses rides ne sont pas devenues plus profondes, il n'est plus roi, oint et sacré, et pourtant le monde ne s'est pas effondré : donc la couronne n'était qu'une illusion. Il ne lui reste plus qu'à jouer une quantité de rôles en un seul personnage dans une minuscule prison, maison d'illusion ou caverne platonicienne, où la mort mettra fin à son goût pour l'imaginaire.

La tragédie du Roi Richard II, c'est le malheur d'être né, que l'on soit Roi, simple citoyen, ou esclave des autres et de soi-même.

Laurent TERZIEFF

THEATRE DES CELESTINS
RICHARD II
Du 21 janvier au 6 février 1991

ROMAIN WEINGARTEN

THEATRE

Concours des Jeunes Compagnies, 1948
Les nourrices, Paris, 1962
L'été, Paris, 1966
Comme la pierre, Comédie-Française, 1973
Alice dans les Jardins du Luxembourg, 1973
La Mandore, Théâtre Daniel Sorano, 1973
Neige, Théâtre de Poche Montparnasse, 1979
L'été, Théâtre de la Colline, mise en scène G. Bourdet

EDITEURS

Bourgeois	L'été Akara Les nourrices Poèmes
Gallimard	La Mandore
Avant Scène	L'été Neige Comme la pierre
Albin Michel	Le Roman de la Table Ronde

RADIO

Le livre de Blaise, France Culture
Le chevalier à la triste figure, France Culture
Aller-retour (roman radiophonique avec Roland Dubillard), France Culture

TELEVISION

La Belle au Bois Dormant
La carte postale

YVES GASC

1950-1952 Etudes théâtrales au Centre d'Art Dramatique
(rue Blanche)
1952-1954 Conservatoire de Paris

THEATRE

1953-1963 Comédien et metteur en scène au T.N.P.
(dirigé par Jean Vilar)

Il y joue plus de vingt rôles :

- Molière, Musset, Brecht, Pirandello, Gide, Beaumarchais, Balzac, Eliot, etc...

Il met en scène un spectacle Molière, composé de l'Impromptu de Versailles et des Précieuses Ridicules

Il sera chargé par Jean Vilar de la responsabilité des Soirées ou Matinées Poétiques et Littéraires à Chaillot, au Festival d'Avignon et en tournée.

1967-1977

Ses principaux rôles sont :

- Dieu, Empereur et Paysan de J. Hay, au T.N.P.
- Sa Majesté mon frère de M. Bray
- Tartuffe dans sa mise en scène
- Le Barbier de Séville dans sa mise en scène
- Identité de R. Pinget
- Zoo story d'Albee avec L. Terzieff
- entre autres...

Il joue avec la Compagnie Renaud-Barrault :

- Harold et Maude
- Le suicidaire
- Le nouveau monde
- entre autres...

Ses principales mises en scène :

- Le plus heureux des trois de Labiche
- Le montreur d'A. Chedid
- Identité et Paralchimie de R. Pinget
- Lear de Shakespeare avec Jean Marais
- entre autres...

Il entre à la Comédie-Française en 1978, il deviendra Sociétaire en 1981. Il jouera dans :

- La Dame de chez Maxim's de Feydeau
- Les trois soeurs de Tchekov
- La critique de l'Ecole des femmes de Molière
- Le balcon de Genêt
- entre autres...

Ses principales mises en scènes à la Comédie-Française sont :

- Le pain de ménage et le plaisir de rompre de J. Renard
- Turcaret de Lesage
- Le jour où Mary Shelley rencontra Charlotte Brontë de Edouard Manet
- Le châle de David Manet

CINEMA

Avec Marguerite Duras, Pierre Lany, Bertrand Blier

TELEVISION

Ses principales télévisions sont :

- Pot-Bouille d'après Zola de Y.A. Hubert
- Maupassant ou le procès d'un valet de chambre d'A. Lanoux
- Sarah d'après Restif de la Bretonne de M. Bluwal
- La grande peur de 1789 de M. Favart
- Le front populaire de C. Santelli
- entre autres

LA COMPAGNIE LAURENT TERZIEFF

CREATIONS

- 1961 L'Echange de P. Claudel, mise en scène G. Soares
La Pensée de L. Andréiev, mise en scène L. Terzieff
- 1963 Le tigre et les dactylos de M. Shisgal, mise en scène
L. Terzieff
- 1965 Le rêve de l'Amérique de E. Albee, mise en scène M. Garrel
Zoo story de E. Albee, mise en scène L. Terzieff
- 1966 Hélas pauvre Fred de J. Saunders, mise en scène L. Terzieff
Les voisins de J. Saunders, mise en scène L. Terzieff
Love de M. Shisgal, mise en scène M. Garrel
- 1967 Tango de S. Mrozek, mise en scène L. Terzieff
- 1968 Triangle de J. Saunders, mise en scène L. Terzieff
Les chinois de M. Shisgal, mise en scène L. Terzieff
Fragments de M. Shisgal, mise en scène L. Terzieff
Spectacle et jeux d'enfants de C. Bernstein, mise en scène
L. Terzieff
- 1969 La valse des chiens de L. Andréiev, mise en scène
L. Terzieff
- 1970 Ici et maintenant de C. Mauriac, mise en scène L. Terzieff
- 1971 L'homme couché de C. Sempran, mise en scène L. Terzieff
- 1973 Rubezahl-scènes de Don Juan de Milosz, mise en scène
L. Terzieff
- 1974 Les émigrés de S. Mrozek, mise en scène R. Blin
- 1977 Boite, Mao, boîte de E. Albee, mise en scène L. Terzieff
- 1978 Une heure avec Rainer Maria Rilke, mise en scène
L. Terzieff

- 1979 Le pic du bossu de S. Mrozek, mise en scène L. Terzieff
- 1981 Les amis de A. Wesker, mise en scène Y. Gasc
Milosz spectacle de poésie, mise en scène L. Terzieff
- 1983 L'ambassade de S. Mrozek, mise en scène L. Terzieff
- 1984 Guérison américaine de J. Saunders, mise en scène
L. Terzieff
- 1986 Témoignages sur Ballybeg de B. Friel, mise en scène
L. Terzieff
- 1987 A pied de S. Mrozek, mise en scène L. Terzieff
- 1988 Ce que voit Fox de J. Saunders, mise en scène L. Terzieff
Molière 1988 de la meilleure mise en scène
et du meilleur spectacle dans un théâtre privé
- 1989 Henri IV de L. Pirandello, mise en scène A. Delcampe
- 1990 Ce que voit Fox, reprise

PASCALE DE BOYSSON

Pascale de Boysson débute à Paris dans *Dona Rosita et Yerma de Lorca* (mise en scène Guy Suarès), puis elle est Macha dans *La Mouette* de Tchekhov (mise en scène André Barsacq).

Elle joue ensuite dans *les Oiseaux de Lune* de Marcel Aymé toujours sous la direction d'André Barsacq (pièce reprise en URSS 10 ans plus tard).

En 1961, elle est Marthe dans *l'Echange* de Claudel (mise en scène Guy Suarès). Elle y est la partenaire de Laurent Terzieff avec qui elle débute la Compagnie Laurent Terzieff.

En dehors des créations de la Compagnie, Pascale de Boysson a travaillé sous la direction de C. Régy dans *Home* de David Storey, de Roger Planchon au T.N.P. de Lyon, de Yves Gasc dans *Les Amis* de A. Wesker (dont elle signe l'adaptation).

En 1986, elle est Bélise dans *les Femmes savantes* au Théâtre de Boulogne Billancourt (mise en scène de Fraçoise Seigner).

Au cinéma et à la télévision, Pascale de Boysson a travaillé avec des metteurs en scène tels que Duvivier, Cayatte, Brook, Rohmer, Bellon, Papadakis, Polanski, Allio...

En 1988, le rôle de Mary dans *Ce que voit Fox* de James Saunders, mise en scène de Laurent Terzieff, lui vaut une nomination au Molière de "Meilleure comédienne dans un second rôle".

FRANCIS LEMAIRE

Il a joué dans 87 pièces dont :

- Du vent dans les branches de Sassafras de René de Obaldia avec Michel Simon puis Jean Marais
- Tueur sans gage de Ionesco avec J. Mauclair
- Le borgne d'Edouard Manet avec M. Galabru
- Volpone de Jules Romain avec Jean le Poulain et Francis Huster
- L'Ambassade de Mrozek avec Laurent Terzieff
- Electre de Giraudoux avec Jean Davy
- Escorial de Michel de Ghelderode

Il a tourné dans 31 films dont :

- L'une chante l'autre pas de A. Varda
- L'Argent des autres de Ch. de Chalonge
- La 7e cible de C. Pinoteau

A la télévision, on l'a vu dans :

- Le scoop de J.L. Colman - Grand Prix des Pays Francophones
- Mozart de Marcel Bluwal
- Les tisserands du pouvoir de C. Fournier
- entre autres

Music Hall avec Serge Lama et Georges Brassens

Cabarets

One man show

MICHEL ETCHEVERRY

- 1945-1951 Compagnie Louis Jovet
- 1951-1961 Le Diable et le Bon Dieu Sartre
 Sud Julien Green
 L'Alouette Anouilh
 Pygmalion B. Shaw
 Le Journal d'Anne Franck
 L'Annonce faite à Marie Claudel
- 1961-1981 Comédie-Française
 Sociétaire en 1964

 Sociétaire honoraire en 1983
- 1983 Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu
- 1984 Le mystère de la joie de l'Abbé Pierre
- 1986 Dialogues des carmélites
 Lorenzaccio
 à la Comédie-Française
- entre autres...

A fait de la télévision, de la radio et du cinéma